



1<sup>er</sup> novembre 2004 / Marie-Christine Vernay

**Danse.  
A Lille, Rencontres de la Villette  
hors les murs.**

**A 20ans,  
le hip-hop se prend un coup de jeune**

On n'aurait pu craindre que la danse hip-hop s'aseptise et s'uniformise pour n'être plus qu'un pâle divertissement avec des danseurs très techniques mais sans singularité. Depuis la clôture du festival Montpellier Danse en juillet, avec un spectacle fédérateur réunissant une dizaine de compagnies autour de Frank II Louise, la tendance semble s'inverser. De nouveau, le hip-hop propose des formes les plus diverses, preuve de sa capacité de renouvellement. Les Rencontres de la Villette hors les murs, hébergées par Lille 2004, confirment la vitalité d'une danse qui, en France, n'a guère plus de vingt ans.

**Grillage.** Au Grand Bleu, le chorégraphe Hamid ben Mahi présentait *Sekel*, pièce douce-amère qui donne la parole à chacun des danseurs, et pas n'importe lesquels, tous des pionniers : Babacar Cisse, Guillaume Legras, Sébastien VelaLopez (Lokos), Stéphanie Nataf et Yasmin Rahmani. Ce qui touche le plus dans ce spectacle, c'est la question du vieillissement. Comment le hip-hop, jusque-là jeune et virtuose, va-t-il faire avec des corps qui ont vingt ans de danse dans les pattes et dans la colonne vertébrale ?

*Sekel* – le titre n'a rien d'innocent – répond frontalement : derrière un filet qui sépare scène et salle comme un grillage, six danseurs racontent un bout de leur vie, de leur combat. La maturité apporte chez chacun une note grave : le hip-hop n'a plus vraiment envie de faire l'amuseur public. Au sol, des cartons collés rappellent la dureté des premières pistes de danse. Et dans un film, les images d'un centre commercial soulignent que, aujourd'hui encore, c'est le seul lieu de travail de biens des danseurs. Un centre commercial, pas un centre chorégraphique. Rien d'amer toutefois : les danseurs s'accrochent à leur danse comme à un

rêve fou, rendant hommage aux premiers *smurfers* aux gants blancs. Ils ondulent, ils repartent et repartent encore. Ils dansent sur *Allez les bleus !* En bleu de travail, montrent leurs tee-shirts slogans : « *En France, 80% des prisonniers sont suédois* »,

portent des perruques blondes. Stéphanie Nataf, rayonnante, propose une danse impétueuse, troublante. Tout cela n'a rien d'exotique, mais semble vital. Ces six-là, ce n'est que du bonheur. C'est ce qui est écrit sur un de leurs tee-shirts.



Supplément sur les Rencontres de la Villette Hors  
les murs

**Hamid Ben Mahi, chorégraphe  
Sans peur ni tabous**

L'artiste phare de la nouvelle scène  
hip-hop ne fait pas dans l'esthétisme, mais  
parle sans fausse pudeur des traces que la vie  
laisse en nous.

On a beau presque tout savoir de lui, ses origines algériennes, son kidnapping, organisé par son père lorsqu'il avait 4 ans pour rentrer au pays, ses premiers cours de danse classique à 23 ans, en France, au milieu de gamines moitié plus jeunes, il reste insaisissable. C'est qu'à 31 ans, père de deux enfants, ce chorégraphe hip-hop entend bien ne pas rester sur l'étagère des « *objets exotiques des périphéries urbaines* ». Depuis son solo *Chronic(s)*, confession d'un jeune homme du siècle ourlé de danse souple et aiguisée, cet autodidacte n'a pas pour rien baptiser sa compagnie Hors Série. Il refuse tous les clichés. Dans sa vie, dans sa danse. « *Il est nécessaire d'aller plus loin que le mouvement pour dépasser le seul registre de la prouesse et de l'esthétique hip-hop convenue. Il s'agit de donner enfin un sens à notre danse, pour que le public quel qu'il soit nous comprenne vraiment.* » Avec *Sekel*, sa nouvelle pièce pour six interprètes, Hamid Ben Mahi passe le micro pour collecter les histoires singulières de cette France de demain qu'il s'obstine à enraciner dans l'aujourd'hui. Plus question de jolis spectacles ni de beaux numéros de danse (même si Ben Mahi lui-même est un danseur à couper le souffle), mais d'aller au cœur de soi sans peur ni tabous. « *Ce spectacle parle des traces, des cicatrices que la vie laisse en nous. Il tente aussi de remonter le cours du temps en plongeant dans l'histoire de nos familles déchirées.*

« *Ça ne sera ni plaisant, ni gentil. Juste urgent.* »

**Les nouvelles chroniques  
D'Hamid Ben Mahi**

Beaucoup avaient découvert ce danseur, passant du hip-hop au classique, à moins que ce ne soit le contraire, dans *Kings* de Michel Schweizer puis dans *Chronic(s)*, impeccable solo qui n'en finit pas de rencontrer son public. *Sekel*, pièce pour six danseurs, dont le festival de Biarritz avait la primeur, confirme sans pour autant se contenter d'éprouver la simple recette danse+récit de vie. Ben Mahi comme ses compagnons de route, tous plus ou moins surdoués du hip-hop, même si de générations différentes, alternent des solos comme des ensembles, presque parfaits, avec des bribes de films, des photos projetées ou des prises de paroles. Il y a des bons sentiments à la pelle – et certains ne manqueront pas de s'en plaindre – mais surtout une vraie distance qui permet à *Sekel* de voir plus loin. Est-on prédestiné comme à une époque on l'était à l'usine Peugeot ? Semble questionner Hamid Ben Mahi, et il a le bon goût de ne pas imposer ses réponses bien pensantes. La danse est sa meilleure arme. Mais ici, il n'est pas question de destruction massive, plutôt de (re)construction.



**Classe tout risque**

Hamid Benmahi a survécu au succès encombrant de *Chronic(s)* : *Sekel*, pas encore un aboutissement mais déjà plus qu'une suite, s'impose.

En l'espace de quelques semaines on aura vu un festival (Montpellier Danse) se clore et une biennale (de Lyon) s'ouvrir au rythme du hip-hop, entre sampling et *Battle Royal*. Une intégration chorégraphique – et au-delà politique – à marche forcée. Plus modestement, Le Temps d'aimer à Biarritz, festival aux orientations plutôt néoclassiques, coproduisait *Sekel* d'Hamid Benmahi : et on n'est pas loin de penser que les danses urbaines se joue là, en dehors de ce ghetto « jeune » - avec en prime les stucs de casino local où se donnait la pièce quasi en front de mer ! A première vue, Benmahi choisit de s'encombrer de bons sentiments avec ces cinq interprètes de classe tout risque qui débite des morceaux de vie avec femmes, enfants, rejet et respect.

On pourrait s'arrêter là, regretter la fulgurance du solo *Chronic(s)* et passer à autre chose, comme ces purs instants de danse sur un plateau dépouillé. Deux tables, des cartons scotchés au sol, une paire de micros. Et puis on repense à l'un des petits films qui parcourent le spectacle avec cet immigré parlant de sa condition. Il balance, l'air de rien, que les gens comme lui apportent de la couleur, du mélange. La fameuse huile étrangère dans le moteur France, en gros. Le gus est à demi sérieux : et il fait mouche ; tout comme la compagnie qui enfile plus tard ses combinaisons une-pièce de soudeur-métallo et improvise une chorégraphie – mais forcément de bon cœur – sur *Allez les Bleus* (de travail), l'un de ses hymnes sportifs cocardiers. Tout *Sekel* (séquelle donc) est dans cette distance ; et puis il y a ce carton, écran interposé qu'on ouvre comme une boîte de Pandore, un paquet-cadeau qui pourrait vous péter à la gueule, ou, mieux, ce filet qui coupe la scène de la salle :

un seul danseur passera de l'autre côté du miroir. Affolé sans doute, il regagnera sa « famille ». Ce filet qui ne cache rien avec ses mailles extra-larges mais sépare de tout.

Hamid Ben Mahi lâche aussi ses quelques vérités sur le hip-hop puisqu'il est normal qu'un beur en soit : « *Est-ce moi qui l'ai choisi ou l'a-t-on choisi pour moi ?* » Et déjà il passe à autre chose. Par exemple une démonstration de danse sur une plainte de Noir Désir, *Nous n'avons fait que fuir...* avec des corps qui s'écrasent un peu trop au sol, comme un mouvement condamné d'avance. Ben Mahi sait que la virtuosité de ses complices est à sa portée et il se fait un malin plaisir de casser sans arrêt le rythme de *Sekel*, au risque, mineur, de dérouter. Il laisse cela aux autres, il a bien mieux à faire que de séduire. Il peut alors reprendre cette phrase lancée en cours de spectacle : « *On est là !* »

Pour longtemps, on l'espère.

**Les Echos**  
LE QUOTIDIEN DE L'ECONOMIE

4 août 2005 / Philippe Noisette

**Le hip-hop revivifié**

Révélation « urbaine » et enfant du hip-hop, Ben Mahi imagine une danse mêlant danse africaine, contemporaine, classique et danse jazz.

Presque en douce, le hip-hop, danse venue des banlieues et pratiquée avec plus de passion que de soutien officiel à ses débuts, a fêté ses vingt ans. Au cours de cette période, elle a révélé des talents comme Mourad Merzouki ou Accrorap. Pourtant, le propos semblait tourner en rond, proposant plus de virtuosité que d'idées en scène. Hamid Ben Mahi est alors apparu, tel un « sauveur ». En 2000, il crée sa compagnie Hors Série, et depuis il enchaîne les tournées. Enfant du hip-hop, qu'il a découvert en autodidacte dans les années 1980, mais conscient du danger du repli, il s'est ouvert à d'autres pratiques : la danse contemporaine, la danse africaine, les stages à New York chez le pape de la danse jazz, Alvin Ailey. Et même le classique, à l'école de danse de Rosella Hightower à Cannes. Hamid Ben Mahi en a fait le propos de son solo, « *Chronic(s)* », sur les conseils avisés de Michel Schweizer, metteur en scène au regard acéré. On voit ainsi et on entend – Ben Mahi est un formidable conteur – ce décalage entre le « beur de service » et les ballerines du cru. Lorsqu'il raconte ces exercices où il se retrouve seul, prince abandonné un peu trop sombre de peau, on est partagé entre le rire et l'effroi. En moins d'une heure, le danseur et chorégraphe se livre, sans plainte, et propose un hip-hop revivifié.

**Interprète Hors pair**

Ben Mahi est un interprète hors pair. Il délaisse les figures très libres pour montrer un

corps tout en souplesse et exposer des combinaisons d'une rare variété. Paris Quartier d'été, festival pluridisciplinaire, ne pouvait qu'inviter sa nouvelle pièce pour six danseurs, « Sekel », une étape dans le parcours d'Hamid Ben Mahi. Cette fougue partagée, cette volonté de prise de parole ont fait le succès de

« Chronic(s) ». Mais « Sekel » tient sa force de ces tranches de vie jouées et dansées sur le plateau. Un fille et cinq garçons racontent un quotidien banal, étranger à l'univers de la danse. Les bons sentiments ne sont pas loin, mais lorsque un danseur évoque ces galères et la joie de tout oublier le temps d'un spectacle, on comprend mieux où Hamid Ben Mahi veut en venir. Le rythme de « Sekel » est tout entier dans des solos farouches, danse au sol, pardessus tête, du vrai hip-hop que vient seulement « dérégler » l'environnement : un filet placé entre le public et la compagnie. Il y a des trouvailles tout au long de cette heure que l'on ne voit pas passer : les petits films projetés, les danseurs qui passent une combinaison sur l'air de : « Allez les Bleus », l'utilisation de la musique de Noir Désir..., loin des clichés du genre hip-hop, basses à fond et mots scandés. Hamid Ben Mahi nous dit, entre autres, cette chose-là : « *Je suis d'ici, de France, autant que d'ailleurs.* » Et en écho : « *Je viens du hip-hop, autant que du contemporain que du classique.* » Seul bémol : l'interprétation de Ben Mahi est nettement supérieure à celle de ses cinq camarades. Aux dernières nouvelles, deux créations devraient voir prochainement le jour : une commande du Ballet de Lorraine tout d'abord, une ex-compagnie néo-classique ouverte à sa façon au monde extérieur (création à Cannes, en novembre prochain). Et mieux encore, un solo de et avec Hamid, sous le regard de Guy Alloucherie, un de ces hommes de théâtre qui adore les mélanges. Hamid Ben Mahi n'a pas fini de brouiller les pistes.

## Un « Sekel » virtuose et préoccupant

**Pas de doute, la dernière création d'Hamid Ben Mahi** et des cinq chorégraphes qu'il a rassemblés autour de lui, mardi dernier au Chai du Terral, a fait la preuve d'une vitalité qui, désormais, excède les frontières des banlieues. Même si, en tendant un filet vertical, devant la scène, les interprètes ont fait sentir qu'il y avait encore des voiles à soulever, aussi léger soient-ils.

Conçu comme une performance improvisée, *Sekel* fait la part de la spontanéité chevillée au hip-hop et du désir de proférer de conséquentes paroles. Hamid Benmahi avait dit qu'il allait dire « *qui on est, d'où on vient, où on va* ». Chaque participant a ainsi décliné son identité et avoué, avec force remerciements, l'épanouissement de la personnalité que la danse a secrétée. Sur une scène, à la fois espace théâtral et de danse (sorte de local désaffecté et aménagé avec les moyens du bord), étaient projetés des reportages où s'exprimaient des habitants des banlieues, effleurant avec pudeur la réflexion politique et la rébellion. Un rien inquiétant. Pour Hamid Benmahi et sa compagnie du moment, le hip-hop n'est pas seulement exercice talentueux de virtuosité. Du reste, l'un d'entre eux se produit avec des béquilles, tandis que la seule danseuse du groupe avouait sa difficulté à développer des sentiments féminins libérés des stéréotypes.

Autre fait préoccupant : en coiffant une perruque blonde, représentant l'idéal de la civilisation dominante sur celle des immigrés, même issus de la deuxième génération, chaque danseur, exprimant son rejet d'un modèle unique, a pointé (à son corps défendant ?) le danger d'un racisme à l'envers. Celui que professent aujourd'hui certains gamins en déroute s'attaquant aux têtes blondes qu'ils nomment « bolos ». Vivement que le hip-hop tisse des liens avec tous ceux qui se sentent les exclus du progrès et du profit, et ce, quelle que soient la couleur de leur peau, leurs origines sociales et leurs identités.

Hamid Ben Mahi a une fois de plus réussi son pari : faire entendre la voix du hip-hop. Une voix sincère et émouvante, passionnée et passionnante. « Sekel », c'est l'histoire d'un semi-échec, celui de la reconnaissance artistique, mais surtout une histoire d'amour ; l'amour de la danse, d'un mouvement qui a aidé de jeunes gens à se construire. Trop souvent considéré comme une sous culture, le hip-hop et les artistes qui en sont issus, ne sont toujours pas pris au sérieux. Et ça les blesse, forcément. Hamid Ben Mahi, depuis quelques années, a axé son travail autour de cette quête de légitimité. Avec la compagnie Hors Série, il a invité Babacar Cissé, Guillaume Legras, Sébastien Vela Lopez, Stéphanie Nataf et Yasmin Rahmani, tous figure de proue du genre dans leurs villes respectives, à venir raconter leur histoire.

On est face à un spectacle de danse qui pourrait être un documentaire-fiction, mêlant considérations intimes et abstraction. L'émotion est palpable, la sincérité transpire. Les parcours croisés se ressemblent, avec leur lot de déceptions qui ont suivi un enthousiasme incroyable. Mais « Sekel », spectacle sur la désillusion, le vieillissement et les stigmates d'une génération en quête identitaire, n'est pas pour autant triste. On y rit souvent (jaune, certes) de cet humour qui permet de supporter les humiliations. Un art à part entière.

